



L.A.P.E LORRAINE

(Lieux d'Accueil Parents Enfants de Lorraine)

Compte-rendu de la journée du 10 mars 06 à Lunéville

Travaux de groupes en atelier et Synthèse des travaux :

Question 1 : qu'avons-nous l'intention de déposer en supervision ?

- Tous nos soucis, interrogations par rapport aux familles, aux institutions.
- Remise en cause de notre travail, recadrer notre rôle dans un lape, pointer les missions différentes selon le lieu où on est amené à intervenir (lape, halte, PMI...).
- Comment garder la distance avec les familles ? (par exemple quand on côtoie la famille dans un autre cadre, à l'extérieur).
- Comment créer des liens sans tomber dans la familiarité ?
- Comment gérer le groupe, la personne individuelle ? Comment les choses s'articulent avec les familles au sein du groupe ?
- Remettre l'équipe sur la même longueur d'onde, avoir les mêmes définitions pour tous même si chacun a ses particularités.
- Créer une dynamique de travail.
- Savoir où sont nos limites, poser un fardeau, la souffrance qu'on peut ressentir
- Pour dédramatiser, prendre de la distance, savoir se situer, repérer les nos projections.

Question 2 : diversités et tronc communs de nos supervisions.

Diversités :

- Les superviseurs ont des parcours professionnels et des formations de base différents : psychologue, psychanalyste, psychothérapeute.
- La formation et la personnalité du superviseur sont importantes, elles déterminent la façon d'aborder les choses. Certains accueillants semblent réticents à être supervisés par un psychanalyste.
- La fréquence et la durée des supervisions peuvent être différentes, le lieu également (cabinet ou dans la structure).
- Certains lieux ont eu des supervisions avant d'ouvrir : pour avoir des éléments avant de démarrer, se mettre en situation d'accueil, travailler les plaquettes, travailler sur les objectifs...
- Certains lieux ont espacé les supervisions parce qu'ils rencontraient des problèmes de financement.
- La présence en supervision de personnes non accueillantes peut poser problème notamment dans la liberté de travail mais aussi dans la confidentialité.
- Les superviseurs ont des places différentes par rapport aux institutions.
- Les règles de supervision sont différentes.

Commun :

- C'est un espace d'écoute, de réflexion, de non jugement. Un espace entre les professionnels et les familles.
- C'est un espace de mise à distance des situations.
- Les problématiques des familles y sont abordées.
- C'est un espace confidentiel par rapport aux institutions.
- C'est un travail qui s'effectue toujours en groupe fermé, l'obligation de participer à la supervision semble une évidence.
- Le superviseur extérieur à l'institution est une garantie supplémentaire de confidentialité.

Question 3 : la supervision est-elle un espace de liberté : qu'est-ce qui émerge du désir des professionnels à l'égard de ce travail ?

- Chacun prend sa liberté, on peut dire des choses importantes mais avec une retenue par rapport au reste de l'équipe.
- Principe de la libre implication, chacun participe comme il le souhaite : dans la prise de parole... Certaines personnes parlent plus facilement, d'autres peuvent avoir peur d'être mis en cause dans leur travail. La parole se libère plus facilement quand des liens de confiance sont noués les uns envers les autres.
- Les ressentis des participants peuvent être différents mais ce qui est important c'est qu'il n'y a pas de jugement.
- Le superviseur joue un rôle de médiateur au sein de l'équipe, il est attentif à laisser une place à chacun, à laisser tous les points de vue s'exprimer.
- Des pistes de réflexion sont lancées par les participants et le superviseur. Cette prise de recul par rapport aux situations vécues est essentielle. La mise en réflexion est voulue par tous, tout le monde veut que ça marche !
- Effet "magique" de la supervision : on parle d'une situation et la situation se débloque comme « par enchantement » ! On avance sans en être toujours conscient.
- Importance de la formation du superviseur : s'il est psychanalyste : la dimension de l'inconscient est apportée. Nous sommes stimulés dans notre inconscient.
- La supervision nous aide à comprendre les projections qu'on a sur les familles. Parfois cela peut être dérangeant, cela peut remuer des choses en nous et nous aider à comprendre les comportements que nous pouvons avoir avec les familles.
- A partir d'une situation, on peut confronter nos pratiques avec la théorie. Le temps de la supervision est un temps de formation.

Bernadette Mace rappelle la position de l'Association du réseau : il faut rester vigilant sur la formation de base, les diplômes du superviseur et sur son travail personnel.

Il faut privilégier un superviseur doté d'un diplôme de psychologue, ou psychiatre....

Il doit également avoir fait une analyse parce que le travail de supervision prend en compte l'inconscient (ce travail lui donne le titre de « psychanalyste » ou « psychothérapeute »).

C'est l'articulation, du diplôme et du travail personnel en analyse qui lui donne les capacités de superviser une équipe.

Intervention de Mme Astrid Kaiser :

- Comment la supervision vient-elle éclairer le sens de nos pratiques ?

- Comment nos représentations fantasmatiques peuvent être moteurs et freins dans la relation avec les parents et les enfants que nous recevons ?

Astrid Kaiser a exercé pendant plusieurs années dans des services pédiatriques en tant qu'infirmière psy. Elle a entrepris par la suite des études de psychologie et suivi une psychanalyse. Elle a également suivi une formation pendant 3 ans où elle observait des bébés. Elle a de multiples expériences de supervision d'équipes en pédopsychiatrie, CEMO, en milieu scolaire...où elle travaille en groupe et en psychodrame.

1. Des mots pour dire, mais quoi ?

Invité par la Direction du C4 de Jury à définir un cadre possible pour des "supervisions" d'équipe financées par l'établissement, le Collège des Psychologues a tenté de préciser les différents moyens de favoriser la parole autour des prises en charge réalisées par les soignants.

Tout d'abord, la "synthèse", qui réunit différents professionnels autour d'un cas, d'une situation; où chacun amène les éléments utiles à la compréhension et à l'évolution de l'un et de l'autre. C'est un temps nécessaire à la cohérence des interventions, multidisciplinaires ou non, et parfois aussi à la prise de décision ou à l'orientation des suivis.

Ensuite, la "réunion clinique", souvent appelée aussi de "reprise", où l'implication de chaque intervenant est nécessaire : ce que je fais - ce que je dis – comment la (les) personnes réagissent – est-ce une bonne démarche – est-ce que ça répond à un besoin, à une demande – laquelle?...Tout le monde est-il d'accord ?...

Ces reprises, parfois à chaud, permettent un premier niveau de d'expression du vécu, et se font parfois de façon informelle, autour d'un café par exemple.

Sans ces lieux de parole institutionnalisés, et c'est un premier point que j'aimerais discuter avec vous, la supervision ne peut avoir de sens, ou en tout cas, pas celui qu'elle doit avoir. En d'autres termes, le jeu aura bien lieu mais pas sur la bonne scène. Quel sens pourrait bien donner une institution à une parole qui ne circulerait « qu'ailleurs », « hors d'elle-même », ou pire, qui serait hermétique à l'échange, afin de ne pas en courir les risques, mais se donnerait pour alibi cet ailleurs ? Quel sens voudrait-on donner à une parole qui se jouerait du cadre dans lequel elle s'énonce, instrument factice autant qu'inefficace ? Ce cadre, lorsqu'il est institutionnel, est naturellement « groupal », et ce qui s'y déroule ne dépend pas des seuls acteurs en présence lors de l'entretien, de la situation d'échange, de communication. Comme R. KAES et D.ANZIEU, on peut considérer bien sûr que l'appareil psychique groupal est fait de plus que la réunion des inconscients des individus qui composent le groupe. Mais avant d'aborder cette question, les institutions dans lesquelles nous travaillons organisent le cadre, donnent les objectifs, distribuent les rôles et les fonctions, en un mot, organisent dans la réalité les modalités d'accueil et d'écoute du public.

« Synthèse » et « reprise clinique » sont d'une certaine manière, des lieux où l'on doit se rendre compte de nos pratiques, justifier nos interventions, les inscrire dans une démarche institutionnelle. Le psychanalyste qui reçoit ses patients dans son cabinet donne la garantie de son nom et de sa formation (universitaire – analytique auprès d'(e) ou un collègue(s) plus expérimenté – didacticien), qui légitime une pratique originale fondée sur un savoir, celui de l'inconscient, dans et par une expérience personnelle.

2. Vous voyez, avant d'essayer de préciser ce qu'est la supervision, je fais référence à la psychanalyse, à ceux qui la pratiquent, en font un métier.

La fin d'une analyse n'est pas la promotion d'un idéal du moi, s'autoriser seul à occuper la place du psychanalyste n'est pas se croire le seul à être seul. C'est là encore partager une commune solitude de l'acte analytique en s'autorisant avec quelques autres "Telle est la place du tiers rencontré : pouvoir témoigner devant ses pairs de questions de poids, surgies dans la

pratique analytique, questions auxquelles la réponse à trouver ne se soutient pas sans l'assentiment de quelques autres. Ce qu'on dénomme « analyse de contrôle » ou « travail en cartel » ou « témoignage donné à des passeurs », désigne précisément cette fonction tierce comme lieu où chacun tour à tour peut se faire garant d'une loi qui l'oblige sans être obligé par quiconque" (cf. Malaise dans la psychanalyse. M. Safouan).

Pour ceux dont le métier n'est pas d'être analyste, et c'est le cas je pense d'un grand nombre de soignants, de travailleurs sociaux qui interviennent en groupe ou en entretien auprès de personnes seules ou en famille, les deux premiers "niveaux" de travail (synthèse et reprise) sont donc les plus fondamentaux, en cela qu'ils vont permettre à la supervision le 3ème niveau-topique- de l'inconscient.

Illustration : un exemple de supervision "satellite".

3. je donnerais, donc, comme premier apport de la supervision, l'apprentissage de la modestie.

Etre neutre, bienveillant, dans cette écoute de l'autre suppose que le "je" disparaisse que le sujet que nous sommes, disparaisse, s'efface.

Esther Bick recommandait aux psychanalystes en formation de faire une "observation" d'enfants tout petit au sein de sa famille. Première règle : « vous ne savez rien » : rien de l'enfance, rien de la famille, rien de la communication consciente ou inconsciente. Alors, seulement, après cette "tabula rasa", vous pouvez être disponible à ce qui va se dérouler en votre présence. A quelqu'un qui demandait à Bion "comment utiliser le contre-transfert ?", il répondit, en critiquant le terme "utiliser" : "Il y a une seule chose à faire avec le contre-transfert (CT), c'est l'analyser. Il s'agit de sentiments inconscients, concernant le patient" "et tout ce qu'on peut espérer, c'est que nous ayons été suffisamment analysés pour que nos opérations inconscientes se réduisent au minimum."

Paule Hermann, quant à elle, s'opposait dès 1949 à l'idée que le CT n'était qu'une source de perturbation (pour l'éviter, certains candidats analystes cherchaient à bloquer toute réponse émotionnelle, se comportant de façon insensible et détachée). Elle affirmait que le CT comporte la totalité des sentiments que l'analyste éprouve envers son patient, ce qui constitue un outil important, instrument de recherche à l'intérieur de l'inconscient du patient.

A partir de cette date, le CT a suscité bien des travaux (Winnicott, M. Klein et l'identification projective, les auteurs travaillant avec des patients schizophrènes ou limites, ou encore Lacan pour qui il est question du désir de l'analyste). Actuellement, de nombreux auteurs pensent que des éléments inconscients de l'analyste, projetés dans l'analyste peuvent revenir atténués, métabolisables, à travers la "rêverie" de l'analyste, suivant le schéma de Bion de la fonction alpha. La rencontre avec l'autre, en souffrance, fait surgir des "éprouvés" qui risquent de nous écarter de notre intention première – écouter – aider. La supervision est donc le lieu où analyser ses éprouvés, de manière à être nouveau, lors de la prochaine rencontre, prêts à nous effacer devant l'autre et à le prendre tel qu'il est. En comprenant ce qui nous fait ressentir les choses de telle ou telle façon, nous mettons à jour :

ce que sont nos représentations inconscientes et nos motivations inconscientes.

Et c'est le deuxième apport de ce travail, à condition, encore une fois, que nous soyons suffisamment impliqués et que nous ayons choisi d'aller jusque là.

Illustrations : - ce que je découvre en moi :

- identifications projectives : - parents
- enfants
- soignant idéal

Lorsque l'autre est un groupe, en particulier une famille, nous passons d'une identification à l'autre, à notre insu le plus souvent, et au sein d'une équipe, ou du couple d'accueillants, c'est

une des principales difficultés que de repérer ces moments et les causes de conflits qui en résultent.

Les impasses de la communication intrafamiliale vont être projetées sur le groupe, et chacun va se trouver être mis en position de porter la parole, d'être porte-voix des différents acteurs du conflit (qui souvent amène, génère la rencontre avec nous). Tour à tour, cas par cas, nous revivons notre propre expérience de l'enfance, et nous trouvons en nous les explications d'une souffrance, celle de la petitesse de celui qui est amené comme enfant difficile, insupportable, inhibé aussi. Pour grandir, nous avons dû prendre appui, finalement, sur les adultes de notre entourage en particuliers nos parents, en renonçant pour le temps de la latence au conflit (oedipien). Je dis "appui", au sens de l'étayage, mais on pourrait parler ici de modèle, plus ou moins idéalisé, en négatif ou en positif, qui, lorsque nous devenons nous-mêmes des parents, constitue "la parenté fantasmatique" au sens d'A. Eigener. Dans l'Idéal du Moi, puis dans le Moi Idéal, au sortir de l'adolescence, il y aura ce que nous aurons recréé du roman familial, bonheurs et tragédies, plaisirs et frustrations, manque et désir. Les métiers que nous avons choisis de faire, vocation à aider, à soigner, à soutenir la parentalité par exemple, notre vocation est engendrée le plus souvent par des écueils de nos propres vécus, et notre désir ou besoin de réparation. De ce fait, dans notre manière d'accueillir en nous les identifications et projections familiales, il y a ce que nous sommes devenus, pourquoi et comment. La supervision permet de trouver des traces enfouies de notre famille idéale, idéalisée, et de l'enfant que nous avons été, et des parents que nous aurions voulu avoir, de ceux que nous aimerions être.

Si ce repérage permet de dédramatiser les conflits (accueillants/équipe/familles), il est important qu'il ne conduise pas à la confusion. Ne pas induire, ne pas conseiller, ne pas s'ingérer dans la vie familiale reste la règle à suivre, en laissant à la famille le soin et le temps du soin d'elle-même.

4. **Pour finir, même si la discussion va nous montrer ensuite qu'il y a beaucoup de points encore à approfondir le dernier apport de la supervision concerne le repérage des acting-in et des acting-out, de tout ce qui s'agit parce qu'il ne peut pas être pensé.**

Cela suppose d'être sensible et je regrette souvent qu'aussi peu d'importance soit donnée aux phénomènes de groupe dans les institutions à ce qui se passe à la fois dans le groupe formé par les intervenants et la famille, en séance, et dans le groupe institutionnel qui encadre et contient ces échanges. Une véritable formation s'engage autour de la place que chacun occupe, de façon fantasmatique, dans le groupe, et de la fonction que cette place joue pour le groupe, de manière inconsciente, dans l'imaginaire groupal. D. Anzieu, R. Kaes parlent de fonctions phoriques (leader, bouc-émissaire, porte-parole,...), leur repérage est une première approche d'un travail sur les vecteurs des fonctions du penser en groupe. C'est une proposition que je fais de mise en correspondance de la notion Moi-Peau et de celle d'une enveloppe groupale institutionnelle. Comme la peau psychique, structurée à partir des relations sensorielles à l'esprit, le groupe a diverses fonctions à remplir :

- fonction de maintenance (par ex. maintien du cadre des séances)
- fonction de contenance (limites grands/petits groupes par ex.)
- fonction de constance, ou de pare-excitation (défense contre les excitations exogènes régulation)
- fonction de signifiante (traduction des signaux, repérage des confusions de genre, de sexe, de fonction)
- fonction de correspondance (sentiment d'appartenance, influence des départs, absences, arrivées)

- fonction d'individuation (délimiter ce qui appartient au sujet et ce qui appartient au groupe)
- fonction de sexualisation (rappel des interdits, différenciation sexuelle et sublimation)
- fonction d'énergisation, qui ne peut s'accomplir qu'avec le soutien d'un apport externe (chef de service, superviseur) lorsque le groupe défaille, d'auto dévalorise, s'auto détruit.

Pour conclure, vous vous doutez que c'est difficile, j'insisterais volontiers sur le fait que la supervision c'est parler à son tour, après avoir fait parler l'autre, et se rendre compte de la difficulté de parler en son nom.

Question dans la salle :

Si l'accueillant n'a pas fait d'analyse ?

On se dépatouille, on ne peut pas imposer à tous les accueillants de faire une analyse.

C'est inévitable que ça va coïncider à un moment, c'est alors très frustrant qu'on ne puisse pas aller plus loin !

Heureusement, la supervision permet d'approcher les questions de l'inconscient notamment l'inconscient de l'autre sans s'approcher du sien.

Il peut y avoir un déséquilibre par rapport à ce qu'on ressent, on peut s'installer dans des mécanismes afin d'éviter la relation : se réfugier, se cacher dans l'activisme. On peut renvoyer certaines familles sur d'autres personnes **d'où la nécessité de travailler au minimum en binôme**. Le binôme permet de se protéger de certaines personnes, le collègue va vivre cela différemment mais attention tout cela doit s'équilibrer, un ajustage doit se faire !

Question dans la salle :

Est-ce qu'il faut être à deux ?

Minimum : il faut être 3 pour du collectif. Aléas de la fréquentation : quand il n'y a qu'une maman, l'avantage d'être 2 accueillants : un des accueillant peut faire tiers afin d'éviter l'aspect consultation, la relation duelle.

Remarque de Raphaël Herr, accueillant à la Maison Ou'verte de Metz concernant la première question :

" A propos de doute et d'incertitude, je pense qu'il s'agit de deux termes qu'il convient de distinguer soigneusement, et je voudrais dire en quoi consiste la différence entre une supervision concernant des personnes analysées ou non: il ne s'agit pas d'une question de qualité, mais de complexité; en effet, après une psychanalyse, l'on est un peu plus assuré des contours de soi, et donc moins soumis à des incertitudes dues aux "autres" : ici c'est le terme de doute qui convient, en tant que nécessaire au questionnement; en revanche, des personnes non analysées étant moins sûres de leur moi, le travail de supervision avec elles devra plus souvent veiller à retracer la limite entre soi et le monde, afin d'éviter les confusions et autres menaces".

Autre question :

La neutralité ?

On ne peut pas se débarrasser de notre fonction de penser mais il faut s'effacer. Que viennent chercher les accueillis ? l'empathie, la relation ? C'est différent qu'une absence de position.

Pourquoi on fait ce travail ? Prise de conscience, on penche vers une croyance : apporter du mieux. Attention si on creuse trop pourquoi on est accueillant, cela peut être dangereux et tomber sur une métamorphose de perversité.

Bon appui pour faire notre travail : c'est l'illusion de bien travailler, faire du bien.